

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ZAÏRE

VOLTAIRE

Tragédie — 1732

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ZAÏRE	86 répliques
OROSMANE	85 répliques
NÉRESTAN	36 répliques
CORASMIN	31 répliques
FATIME	27 répliques
LUSIGNAN	21 répliques
CHATILLON	14 répliques
UN ESCLAVE	2 répliques
MÉLÉDOR	2 répliques

Personnages muets & suite : MÉLÉADOR, SUITE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	38
ACTE IV	55
ACTE V	75

ACTE I

SCÈNE I

Zaïre, Fatime.

FATIME

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre coeur augmente avec vos charmes. 5
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées 10
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ? 15
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAÏRE

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
 Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas. 20
 Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la terre, anéanti pour moi,
 M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi :
 Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance : 25
 Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
 Le reste est un vain songe.

FATIME

Avez-vous oublié
 Ce généreux Français, dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ? 30
 Combien nous admirions son audace hautaine !
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
 Orosmane vainqueur, admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage. 35
 Nous l'attendons encor ; sa générosité
 Devait payer le prix de notre liberté :
 N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAÏRE

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu. 40
 Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
 Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
 Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
 Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
 Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens : 45

J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
Il n'y faut plus penser.

FATIME

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas ?...

50

ZAÏRE

Fatime, il n'est plus temps.
Tout est changé...

FATIME

Comment ? Que prétendez-vous dire ?

ZAÏRE

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre ;
Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon coeur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...

55

60

FATIME

Eh bien !

ZAÏRE

Ce soudan même,

Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
 Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser 65
 Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser ;
 Que d'un maître absolu la superbe tendresse
 M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
 Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger
 Du malheureux éclat d'un amour passager. 70
 Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
 Dans mon coeur à ce point ne s'est pas démentie.
 Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
 Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
 Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage 75
 À mes faibles appas présente un pur hommage :
 Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
 J'ai fixé ses regards à moi seule adressés ;
 Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
 Me soumettra bientôt son coeur et mes rivales. 80

FATIME

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix ;
 Mon coeur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
 Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.
 Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur : 85
 Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

FATIME

Hélas ! Puisse le ciel souffrir cet hyménée !
 Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,

Ne point laisser de trouble au fond de votre coeur !
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

90

ZAÏRE

Ah ! Que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
 Chère Fatime, hélas ! Sais-je ce que je suis ?
 Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
 Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

95

FATIME

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
 Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
 Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée,
 Parure de l'enfance, avec soin conservée,
 Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
 Sous le brillant éclat d'un travail précieux ;
 Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
 Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
 Comme un gage secret de la fidélité
 Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

100

105

ZAÏRE

Je n'ai point d'autre preuve, et mon coeur qui s'ignore
 Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre ?
 La coutume, la loi plia mes premiers ans
 À la religion des heureux musulmans.
 Je le vois trop les soins qu'on prend de notre enfance
 Forment nos sentiments, nos moeurs, notre créance.
 J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
 Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
 L'instruction fait tout ; et la main de nos pères

110

115

Grave en nos faibles coeurs ces premiers caractères
 Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
 Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
 Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
 Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée, 120
 Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
 Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
 La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
 Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
 Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi 125
 Saisi mon coeur surpris de respect et d'effroi :
 J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
 D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
 J'honore, je chéris ces charitables lois
 Dont ici Nérestan me parla tant de fois ; 130
 Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
 Des humains attendris font un peuple de frères ;
 Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
 À la loi musulmane à jamais asservie, 135
 Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
 Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE

Qui lui refuserait le présent de son coeur ?
 De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;
 Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ; 140
 Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
 Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
 Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée
 Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ; 145
 Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois,
 À cet aimable front que la gloire environne :
 Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;
 Non, la reconnaissance est un faible retour,
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour. 150
 Mon coeur aime Orosmane, et non son diadème ;
 Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
 Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;
 Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
 Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie, 155
 Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
 Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
 Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME

On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

ZAÏRE

Mon coeur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime. 160
 Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
 Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II

Orosmane, Zaïre, Fatime.

OROSMANE

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
 Joigne à jamais nos coeurs et notre destinée,
 J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour, 165

Devoir en musulman vous parler sans détour.
 Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
 Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple ;
 Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs ; 170
 Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses ;
 Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
 Gouverner mon pays du sein des voluptés.
 Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle ; 175
 Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
 Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
 Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,
 Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
 Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone : 180
 Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
 Maîtres du monde entier s'ils l'avaient été d'eux.
 Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
 Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
 Dieu suscita le bras du puissant Saladin ; 185
 Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
 Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
 Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
 Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ; 190
 Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
 Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
 Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
 Aux languisseurs d'un sérail abandonner mes jours.
 J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme, 195
 De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
 De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
 De partager mon cœur entre la guerre et vous.
 Ne croyez pas non plus que mon honneur confie

La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie, 200
 Du sérail des soudans gardes injurieux,
 Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
 Je sais vous estimer autant que je vous aime,
 Et sur votre vertu me fier à vous-même.
 Après un tel aveu, vous connaissez mon coeur ; 205
 Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais
 Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits. 210
 Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
 Je l'avouerai, mon coeur ne veut rien qu'ardemment ;
 Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
 De tous mes sentiments tel est le caractère. 215
 Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
 Si d'un égal amour votre coeur est épris,
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
 Et du noeud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse. 220

ZAÏRE

Vous, seigneur, malheureux ! Ah ! Si votre grand coeur
 A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
 Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux, 225
 Ces noms nous sont communs : et j'ai par-dessus vous
 Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
 De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
 De voir que ses bontés font seules mes destins ;
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ; 230

De révéler, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les coeurs soumis à votre empire
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix...

SCÈNE III

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin.

CORASMIN

Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

235

FATIME

Ô ciel !

OROSMANE

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

240

OROSMANE

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

245

SCÈNE IV

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin, Nérestan.

NÉRESTAN

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens ;
J'ai satisfait à tout ; c'est à toi d'y souscrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre, 250
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaitrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi, 255
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâce à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
À t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux. 260
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir ;
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier, et demeure en otage. 265

OROSMANE

Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
À l'or de ces rançons joins mes justes largesses : 270
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.

Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
 Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
 Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux, 275
 Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux.
 Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
 Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
 De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
 Son nom serait suspect à mon autorité : 280
 Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
 On sait son droit au trône, et ce droit est un crime :
 Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel ;
 Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
 Lusignan dans les fers finira sa carrière, 285
 Et jamais du soleil ne verra la lumière.
 Je le plains, mais pardonne à la nécessité
 Ce reste de vengeance et de sévérité.
 Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton coeur s'offense,
 Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ; 290
 Tes chevaliers français, et tous leurs souverains,
 S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains ;
 Tu peux partir.

NÉRESTAN

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne.
 J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ; 295
 Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
 Pourrait-il ?...

(Nérestan sort.)

OROSMANE

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
 J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,

Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil, levé sur mes États,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

300

FATIME

Ô Dieu, secourez-nous !

OROSMANE

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire ;
Commandez en sultane, et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

305

SCÈNE V

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle ?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle ;
Les as-tu remarqués ?

310

CORASMIN

Que dites-vous, seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE

Moi, jaloux ! Qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr ?

315

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie :
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... Si je l'étais jamais...
Si mon coeur... Ah ! Chassons cette importune idée :
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

320

325

ACTE II

SCÈNE I

Nérestan, Chatillon.

CHATILLON

Ô brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens, qu'un Dieu sauveur envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie 330
De voir nos compagnons pleurant à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du sérail en foule ils vous demandent ;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur... 335

NÉRESTAN

Illustre Chatillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire :
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON

Sans doute ; et tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour sa religion se doit sacrifier ; 340

Et la félicité des coeurs tels que les nôtres
 Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
 Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir
 De remplir comme vous un si noble devoir !
 Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
 Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme,
 Oubliés dans les fers, où longtemps, sans secours,
 Le père d'Orosmane abandonna nos jours,
 Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

345

NÉRESTAN

Dieu s'est servi de moi, seigneur : sa providence
 De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
 Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
 Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
 Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
 Dieu me voit et m'entend ; il sait si dans mon coeur
 J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
 Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
 Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
 Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
 Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
 Baignant de notre sang la Syrie enivrée.
 Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
 Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
 Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
 Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
 Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
 De ramener Zaïre à cette heureuse cour
 Où Louis des vertus a fixé le séjour.
 Déjà même la reine, à mon zèle propice,
 Lui tendait de son trône une main protectrice.
 Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,

350

355

360

365

370

Qui la tirait du sein de la captivité.
 On la retient... Que dis-je ?... Ah ! Zaïre elle-même,
 Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
 N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
 Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
 Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

375

CHATILLON

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
 Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
 Ce dernier d'une race en héros si féconde.
 Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
 Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
 Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

380

CHATILLON

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
 Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
 Alors que dans les fers son chef est retenu ?
 Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
 Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence
 A pour votre bonheur placé votre naissance
 Longtemps après ces jours à jamais détestés,
 Après ces jours de sang et de calamités,
 Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
 Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
 Ciel ! Si vous aviez vu ce temple abandonné,
 Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
 Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes.

385

390

395

Au pied de nos autels expirant dans les flammes.
 Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
 Massacré sans pitié sur ses fils expirants ! 400
 Lusignan, le dernier de cette auguste race,
 Dans ces moments affreux ranimant notre audace.
 Au milieu des débris des temples renversés.
 Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés.
 Terrible, et d'une main reprenant cette épée. 405
 Dans le sang infidèle à tout moment trempée.
 Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
 De notre sainte foi le signe redouté.
 Criant à haute voix : « Français, soyez fidèles... »
 Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes, 410
 La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
 Aplanissait sa route, et marchait devant lui ;
 Et des tristes chrétiens la foule délivrée
 Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
 Là, par nos chevaliers, d'une commune voix, 415
 Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
 Ô mon cher Nérestan ! Dieu, qui nous humilie,
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
 Vainement pour son nom nous avons combattu. 420
 Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
 Jérusalem en cendre, hélas ! fumait encore,
 Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,
 Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
 La flamme, dont brûla Sion désespérée, 425
 S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;
 Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
 Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
 Il n'était attendri que des maux de ses frères. 430
 Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,

Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
 Gémît dans un cachot, privé de la lumière,
 Oublié de l'Asie et de l'Europe entière.
 Tel est son sort affreux : qui pourrait aujourd'hui,
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

435

NÉRESTAN

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un coeur barbare.
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
 Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
 Je connais ses malheurs, avec eux je suis né ;
 Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
 Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre.
 Sont les premiers objets, sont les premiers revers
 Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
 Je sortais du berceau : ces images sanglantes
 Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
 Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
 Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,
 Arrachés par des mains de carnage fumantes
 Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
 Nous fûmes transportés dans ce palais des rois.
 Dans ce même sérail, seigneur, où je vous vois.
 Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
 Qui depuis... pardonnez si mon coeur en soupire,
 Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
 Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

440

445

450

455

CHATILLON

Telle est des musulmans la funeste prudence.
 De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
 Et je bénis le ciel, propice à nos desseins,
 Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.

460

Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même,
 Qui renonce aux chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
 De son crédit au moins nous pourrait secourir :
 Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
 M'en croirez-vous ? Le juste, aussi bien que le sage,
 Du crime et du malheur sait tirer avantage.
 Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
 À fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
 À nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
 Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

465

470

NÉRESTAN

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
 Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
 D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
 Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
 Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
 Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
 Que faut-il espérer d'une femme infidèle,
 À qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
 D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

475

480

CHATILLON

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN

Eh bien !... Mais quels chemins jusqu'à cette infidèle
 Pourront... On vient à nous. Que vois-je ! ô ciel ! C'est elle.

485

SCÈNE II

Zaïre, Chatillon, Nérestan.

ZAÏRE (*à Nérestan*)

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;
Et rassurant mon coeur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche. 490
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers. 495
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis. 500
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire, 505
Y chercher la rançon de la triste Zaïre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes. 510
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous, des humains soulager la misère.
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère ;
Vous me les rendez chers, et ces infortunés... 515

NÉRESTAN

Vous, les protéger ! Vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignan foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE

Je la viens honorer, seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

520

CHATILLON

Ô ciel ! Nous reverrions notre appui, notre père !

NÉRESTAN

Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

ZAÏRE

J'avais sans espérance osé la demander :
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

525

NÉRESTAN

Que mon âme est émue !

ZAÏRE

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue ;
Ainsi que ce vieillard, j'ai languì dans les fers ;
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts !

NÉRESTAN

Grand Dieu ! Que de vertu dans une âme infidèle !

530

SCÈNE III

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, Plusieurs esclaves chrétiens.

(En s'asseyant.)

LUSIGNAN

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

535

CHATILLON

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN

Ô jour ! Ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? C'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

540

CHATILLON

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

(En montrant Nérestan.)

ZAÏRE

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane, 545
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance ;
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur, 550
Croit, en vous délivrant, égaler son grand coeur.

LUSIGNAN

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! Vous passez les mers
Pour soulager nos maux, et pour briser nos fers ? 555
Ah ! Parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN

Mon nom est Nérestan ; le sort, longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant,
À la cour de Louis, guidé par mon courage, 560
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,

Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante, 565
 Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
 Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
 Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
 De vos fers glorieux les vénérables marques ;
 Paris va révérer le martyr de la croix, 570
 Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN

Hélas ! De cette cour j'ai vu jadis la gloire.
 Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
 Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
 Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci. 575
 Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
 Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
 Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
 Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
 Vous, généreux témoins de mon heure dernière, 580
 Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
 Nérestan, Chatillon, et vous... de qui les pleurs
 Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
 Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
 Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère, 585
 Qui répand devant vous des larmes que le temps
 Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
 Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance ;
 Ô mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir ! 590

CHATILLON

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN

Hélas ! Et j'étais père, et je ne pus mourir ! 595
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble 600
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau.
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême, 605
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur. 610
Fut dans Jérusalem conduit avec sa soeur.

NÉRESTAN

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !

À cet âge fatal j'étais dans Césarée ;
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

615

(En les regardant.)

LUSIGNAN

Vous... Seigneur !... Ce sérail éleva votre enfance ?...
Hélas ! De mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

620

(Elle lui donne la croix.)

ZAÏRE

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi ! D'où vient que votre âme soupire ?

LUSIGNAN

Ah ! Daignez confier à mes tremblantes mains...

(Il l'approche de sa bouche en pleurant.)

ZAÏRE

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

625

LUSIGNAN

Ô ciel ! Ô Providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;

Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle... je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête ;
Je revois... je succombe à mon saisissement.

630

ZAÏRE

Qu'entends-je ? Et quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, seigneur !...

LUSIGNAN

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous.
Parle, achève, ô mon Dieu ! Ce sont là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! Tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

635

640

ZAÏRE

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN

Se peut-il ?

LUSIGNAN

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu ! Tu le veux, tu permets que je voie !...
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,

645

Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse,
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

650

NÉRESTAN

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN

Dieu juste ! Heureux moments !

NÉRESTAN *(se jetant à genoux)*

Ah, Seigneur ! Ah, Zaïre !

LUSIGNAN

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN

Moi, votre fils !

655

ZAÏRE

Seigneur !

LUSIGNAN

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille, mon cher fils ! Embrassez votre père.

CHATILLON

Que d'un bonheur si grand mon coeur se sent toucher !

LUSIGNAN

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher. 660
 Je vous revois enfin, chère et triste famille,
 Mon fils, digne héritier... vous... Hélas ! Vous, ma fille !
 Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
 Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
 Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne, 665
 Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
 Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
 Tu te tais ! Je t'entends ! Ô crime ! Ô justes cieux !

ZAÏRE

Je ne puis vous tromper ; sous les lois d'Orosmane...
 Punissez votre fille... elle était musulmane. 670

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
 Ah ! Mon fils ! À ces mots j'eusse expiré sans toi.
 Mon Dieu ! J'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
 J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
 Dans un cachot affreux abandonné vingt ans, 675
 Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants ;
 Et lorsque ma famille est par toi réunie,
 Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
 Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi.
 C'est ma seule prison qui t'a ravi la foi. 680
 Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
 C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
 C'est le sang des martyrs... Ô fille encor trop chère ! 685
 Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?

Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ! 690
 Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux ;
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois, 695
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
 Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits, 700
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester, sans renier ton père. 705
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras, et pleurer, et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir ;
 Je vois la vérité dans ton coeur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ; 710
 Et je reprends ma gloire et ma félicité
 En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN

Je revois donc ma soeur !... Et son âme...

ZAÏRE

Ah ! Mon père,
 Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ? 715

LUSIGNAN

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,
Dire : Je suis chrétienne.

ZAÏRE

Oui... Seigneur... Je le suis.

LUSIGNAN

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

SCÈNE IV

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, Corasmin.

CORASMIN

Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi ; de vous je dois répondre.

720

CHATILLON

Où sommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre !

LUSIGNAN

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

725

ZAÏRE

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN

Ô vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAÏRE

Je vous le jure.

LUSIGNAN

Allez, le ciel fera le reste.

730

ACTE III

SCÈNE I

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie. 735
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie ; 740
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Égypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle ;
Contre les Mamelucs son courage l'appelle ;
Il cherche Méledin, mon secret ennemi ; 745
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et, prodiges d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger. 750

Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre :
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi.
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne ;
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné, tandis qu'il a vécu.

755

CORASMIN

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE

Son nom n'est point à craindre.

760

CORASMIN

Mais, seigneur, si Louis...

OROSMANE

Il n'est plus temps de feindre,
Zaïre l'a voulu ; c'est assez : et mon coeur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre sur mon coeur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces moments, perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère ;

765

770

Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
 Zaïre ici demande un secret entretien
 Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

775

CORASMIN

Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
 Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
 Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
 Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
 J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
 Fait d'une vertu triste une nécessité.
 Je ne suis point formé du sang asiatique :
 Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
 Des Scythes mes aïeux je garde la fierté.
 Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :
 Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
 Après ce peu d'instants, volés à mon amour.
 Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
 Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
 Presse son entretien, obéis à Zaïre.

780

785

790

SCÈNE II

Corasmin, Nérestan.

CORASMIN

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

795

SCÈNE III

NÉRESTAN

En quel état, ô ciel ! En quels lieux je la laisse !
Ô ma religion ! Ô mon père ! Ô tendresse !
Mais je la vois.

SCÈNE IV

Zaïre, Nérestan.

NÉRESTAN

Ma soeur, je puis donc vous parler ;
Ah ! Dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

800

ZAÏRE

Dieu ! Lusignan ?...

NÉRESTAN

Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,

805

De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
 Et cette émotion dont son âme est remplie,
 A bientôt épuisé les sources de sa vie.
 Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers moments,
 Il doute de sa fille et de ses sentiments ;
 Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine
 Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

810

ZAÏRE

Quoi ! Je suis votre soeur, et vous pouvez penser
 Qu'à mon sang, à ma loi, j'aie ici renoncer ?

NÉRESTAN

Ah ! Ma soeur, cette loi n'est pas la vôtre encore ;
 Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
 Vous n'avez point reçu ce gage précieux
 Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.
 Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
 Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
 Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
 Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

815

820

ZAÏRE

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
 Par sa loi que je cherche, et que mon coeur ignore,
 De vivre désormais sous cette sainte loi...
 Mais, mon cher frère... hélas ! Que veut-elle de moi ?
 Que faut-il ?

825

NÉRESTAN

Détester l'empire de vos maîtres,

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
 Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous, 830
 Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
 Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
 Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.
 Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
 Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux. 835
 Songez à vos serments, et que l'eau du baptême
 Ne vous apporte point la mort et l'anathème.
 Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
 Mais à quel titre, ô ciel ! Faut-il donc l'obtenir ?
 À qui le demander dans ce sérail profane ?... 840
 Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
 Parente de Louis, fille de Lusignan !
 Vous chrétienne, et ma soeur, esclave d'un soudan !
 Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage :
 Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ? 845

ZAÏRE

Ah ! Cruel, poursuivez, vous ne connaissez pas
 Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.
 Mon frère, ayez pitié d'une soeur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
 Je suis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur 850
 Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon coeur.
 Non, je ne serai point indigne de mon frère,
 De mes aïeuls, de moi, de mon malheureux père.
 Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien ;
 Dites... Quelle est la loi de l'empire chrétien ?... 855
 Quel est le châtiment pour une infortunée
 Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
 Aurait touché son âme, et s'unirait à lui ?

NÉRESTAN

Ô ciel ! Que dites-vous ? Ah ! La mort la plus prompte
Devrait...

860

ZAÏRE

C'en est assez ; frappe, et préviens ta honte.

NÉRESTAN

Qui ? Vous ? Ma soeur !

ZAÏRE

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore,... et j'allais l'épouser.

865

NÉRESTAN

L'épouser ! Est-il vrai, ma soeur ? Est-ce vous-même ?
Vous, la fille des rois ?

ZAÏRE

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN

Opprobres malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire.
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire ;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras.
J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,

870

875

Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
 De son indigne flanc le plonger dans le tien,
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
 Ciel ! Tandis que Louis, l'exemple de la terre,
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre 880
 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
 Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs :
 Zaïre, cependant, ma soeur, son alliée.
 Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée !
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi ! 885
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi !
 Dans ce moment affreux, hélas ! Ton père expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE

Arrête, mon cher frère... arrête, connais-moi ;
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi. 890
 Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
 Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage ; 895
 Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage.
 Je voudrais que du ciel le barbare secours
 De mon sang, dans mon coeur, eût arrêté le cours.
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane.
 Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane, 900
 Le jour que de ta soeur Orosmane charmé...
 Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !
 Il faisait tout pour moi ; son coeur m'avait choisie ;
 Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
 C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ; 905
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :

Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse.
 Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
 Me servent de supplice, et ta soeur en ce jour
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

910

NÉRESTAN

Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la Providence
 Ne te laissera point périr sans innocence :
 Je te pardonne, hélas ! Ces combats odieux ;
 Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
 Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
 Soutiendra ce roseau plié par les orages.
 Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
 Entre un barbare et lui ton coeur soit partagé.
 Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
 Et tu vivras fidèle, ou périras martyr.
 Achève donc ici ton serment commencé :
 Achève, et dans l'horreur dont ton coeur est pressé,
 Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
 Au Dieu qui déjà parle à ce coeur si sincère.
 De ne point accomplir cet hymen odieux
 Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
 Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
 Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
 Le promets-tu, Zaïre ?...

915

920

925

ZAÏRE

Oui, je te le promets :
 Rends-moi chrétienne et libre ; à tout je me sou mets.
 Va, d'un père expirant va fermer la paupière ;
 Va, je voudrais te suivre, et mourir la première.

930

NÉRESTAN

Je pars ; adieu, ma soeur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

935

SCÈNE V

ZAÏRE

Me voilà seule, ô Dieu ! Que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !
Hélas ! Suis-je en effet Française, ou Musulmane ?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?
Suis-je amante, ou chrétienne ? Serments que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits !
Fatime ne vient point. Quoi ! Dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! On me laisse à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
À ta loi, Dieu puissant ! Oui, mon âme est rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! Ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée.
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! Et je t'adore, et t'aimer est un crime !

940

945

950

955

SCÈNE VI

Zaïre, Orosmane.

OROSMANE

Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant :
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ; 960
Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes serments et préside à mes feux.
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux :
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales.
Qui disputaient mon cœur, et marchaient vos égales, 965
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE

Où suis-je, malheureuse ? Ô tendresse ! Ô douleur ! 970

OROSMANE

Venez.

ZAÏRE

Où me cacher ?

OROSMANE

Que dites-vous ?

ZAÏRE

Seigneur !

OROSMANE

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre...

975

ZAÏRE

Dieu de mon père, hélas ! Que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur !

ZAÏRE

Hélas !

OROSMANE

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

980

ZAÏRE

Fatime, soutiens-moi...
Seigneur...

985

OROSMANE

Ô ciel ! Eh quoi !

ZAÏRE

Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon coeur ! 990
Hélas ! J'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... Ces chrétiens... 995

OROSMANE

Ces chrétiens... Quoi ! Madame,
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme !

ZAÏRE

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs.
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

OROSMANE

Eh bien ! Quel intérêt si puissant et si tendre 1000
À ce vieillard chrétien votre coeur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées ? 1005
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

OROSMANE

Si vous l'êtes, ah ! Dieu !

ZAÏRE

Souffrez que l'on diffère...

1010

Permettez que ces noeuds, par vos mains assemblés...

OROSMANE

Que dites-vous ? Ô ciel ! Est-ce vous qui parlez ?

Zaïre !

ZAÏRE

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE

Zaïre !

1015

(Elle sort.)

ZAÏRE

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire ;

Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois

Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.

Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.

Je ne puis... Ah ! Souffrez que loin de votre vue,

1020

Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis.

Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

SCÈNE VII

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon âme offensée.
Est-ce à moi que l'on parle ? Ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? Ô ciel ! Et qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! Je m'ignore moi-même.

1025

CORASMIN

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez !
Vous accusez, seigneur, un cœur où vous réignez !

1030

OROSMANE

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'était ce Français !... Quel soupçon ! Quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! Je repoussais ma juste défiance :
Un barbare, un esclave aurait cette insolence !
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien !
Mais, parle ; tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage ;
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... Tu trembles... Tu frémis...

1035

1040

C'en est assez.

CORASMIN

Je crains d'irriter vos alarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;

1045

Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé

Qui doive...

OROSMANE

À cet affront je serais réservé !

Non, si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,

Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.

1050

Le déplaisir secret de son coeur agité,

Si ce coeur est perfide, aurait-il éclaté ?

Écoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.

Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :

Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?

1055

Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,

Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,

Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?

1060

Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE

Qu'il revînt, lui, ce traître ?

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?

Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,

Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi ;

1065

Déchiré devant elle ; et ma main dégouttante
 Confondrait dans son sang le sang de son amante...
 Excuse les transports de ce coeur offensé ;
 Il est né violent, il aime, il est blessé.
 Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ; 1070
 À des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
 Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
 Non, son coeur n'est point fait pour une trahison.
 Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
 À souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice, 1075
 À me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
 Les éclaircissements sont indignes de moi.
 Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
 Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre,
 Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ; 1080
 Que la terreur habite aux portes du palais ;
 Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
 Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
 On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté ; 1085
 Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
 Aux moeurs de l'Occident laissons cette bassesse.
 Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
 S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

ACTE IV

SCÈNE I

Zaïre, Fatime.

FATIME

Que je vous plains, Madame, et que je vous admire !
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire :
Il donnera la force à vos bras languissants
De briser des liens si chers et si puissants.

1090

ZAÏRE

Eh ! Pourrais-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice :
De votre coeur docile il doit prendre le soin.

1095

ZAÏRE

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,

Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
 Vous êtes dans ses bras, il parle à votre coeur ; 1100
 Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
 Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAÏRE

Ah ! J'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
 J'ai pu désespérer le coeur de mon amant !
 Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment ! 1105
 Mon Dieu, vous l'ordonnez !... J'eusse été trop heureuse.

FATIME

Quoi ! Regretter encor cette chaîne honteuse !
 Hasarder la victoire, ayant tant combattu :

ZAÏRE

Victoire infortunée ! Inhumaine vertu !
 Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie. 1110
 Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
 Dont j'espérais, hélas ! Tant de félicité,
 Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
 Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles,
 Je mouille devant lui de larmes criminelles 1115
 Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
 Je lui crie en pleurant : Ôte-moi mon amour.
 Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
 Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
 Ces traits chers et charmants, que toujours je revois, 1120
 Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
 Eh bien ! Race des rois, dont le ciel me fit naître,
 Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
 Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,

Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui ! 1125
 Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
 De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
 Ah ! Que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
 Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;
 Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre. 1130

FATIME

Quoi ! Vous ! Fille des rois, que vous prétendez suivre,
 Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAÏRE

Eh ! Pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
 Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
 Dieu pourrait-il haïr un coeur si magnanime ? 1135
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus ;
 S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
 Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,
 Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
 Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer ! 1140
 Je ne sais, mais enfin j'ose encore espérer
 Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
 Ne réprouverait point une telle alliance :
 Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
 Il pardonne aux combats de ce coeur déchiré ; 1145
 Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
 Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
 Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
 Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence, 1150
 Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME

Ah ! Ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

ZAÏRE

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne ;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

1155

FATIME

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

1160

ZAÏRE

Ah ! Si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

FATIME

Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

1165

ZAÏRE

Eh bien ! Il faut l'attendre,
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! Qu'à mon amant je le tais à regret !

1170

Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCÈNE II

Orosmane, Zaire.

OROSMANE

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
 Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,
 Se fit une vertu de languir dans vos fers.
 Je croyais être aimé, Madame, et votre maître, 1175
 Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
 Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux éclater contre vous,
 Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre.
 Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre, 1180
 Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
 De vos caprices vains sera le digne prix.
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 À chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
 À mes yeux éblouis colorant vos refus, 1185
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
 Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ; 1190
 Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
 De quel prix mon amour et ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter, mais mon coeur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ;
 Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue, 1195
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi

Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes !
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien ! Puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

1200

OROSMANE

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi... Zaïre, vous pleurez ?

1205

ZAÏRE

Ah ! Seigneur ! Ah ! Du moins, gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire ;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

1210

OROSMANE

Zaïre, vous m'aimez !

ZAÏRE

Dieu ! Si je l'aime, hélas !

1215

OROSMANE

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas !
 Vous m'aimez ! Eh ! Pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
 À déchirer le coeur d'un amant si fidèle ?
 Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
 J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir. 1220
 Va, mon coeur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
 Zaïre, que jamais la vengeance céleste
 Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
 Qui ? Moi ? Que sur mon trône une autre fût placée ! 1225
 Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
 Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
 C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
 Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie. 1230
 Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton coeur
 En partageant mes feux, différerait mon bonheur ?
 Parle. Était-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître,
 D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
 Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce soin ; 1235
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
 Qu'il ne souille jamais le saint noeud qui nous lie !
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.
 Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
 Pleins d'un amour si vrai... 1240

ZAÏRE

Vous me désespérez.
 Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême
 Est le comble des maux pour ce coeur qui vous aime.

OROSMANE

Ô ciel ! Expliquez-vous. Quoi ! Toujours me troubler ?
Se peut-il ?...

1245

ZAÏRE

Dieu puissant, que ne puis-je parler !

OROSMANE

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre ?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? Parlez.

ZAÏRE

Eh ! Peut-on vous trahir ?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre,

1250

OROSMANE

Vous, à plaindre ! Grand Dieu !

ZAÏRE

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

1255

OROSMANE

Une grâce ! Ordonnez, et demandez ma vie.

ZAÏRE

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane.. Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un oeil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain, tous mes secrets vous seront révélés.

1260

OROSMANE

De quelle inquiétude, ô ciel ! Vous m'accablez :
Pouvez-vous ?...

1265

ZAÏRE

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE

Eh bien ! Il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

1270

ZAÏRE

En me parlant ainsi, vous me percez le coeur.

OROSMANE

Eh bien ! Vous me quittez, Zaïre ?

ZAÏRE

Hélas ! Seigneur.

SCÈNE III

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Ah ! C'est trop tôt chercher ce solitaire asile, 1275
 C'est trop tôt abuser de ma honte facile ;
 Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
 Le sujet si caché de tant de désespoir.
 Quoi donc ! Par ma tendresse élevée à l'empire,
 Dans le sein du bonheur que son âme désire, 1280
 Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,
 Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés !
 Je suis bien indigné de voir tant de caprices :
 Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices ?
 Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ? 1285
 Est-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'est assez,
 Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
 De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
 Je me rends : je le vois, son coeur est sans détours ;
 La nature naïve anime ses discours. 1290
 Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
 À sa sincérité je dois ma confiance.
 Elle m'aime sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
 Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
 Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche, 1295
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
 Qui peut avoir un coeur assez traître, assez bas,
 Pour montrer tant d'amour, et ne le sentir pas ?

SCÈNE IV

Orosmane, Corasmin, Mélédor.

MÉLÉDOR

Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée.
Par vos gardes saisie, et dans mes mains laissée.

1300

OROSMANE

Donne... Qui la portait ?... Donne.

MÉLÉDOR

Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :
Au sérail, en secret, il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

1305

OROSMANE

Hélas ! Que vais-je lire ?
Laisse-nous... Je frémis.

SCÈNE V

Orosmane, Corasmin.

CORASMIN

Cette lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre coeur.

OROSMANE

Ah ! Lisons : ma main tremble, et mon âme étonnée 1310
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... « Chère Zaïre, il est temps de nous voir :
Il est vers la mosquée une secrète issue,
Où vous pouvez sans bruit, et sans être aperçue,
Tromper vos surveillants, et remplir notre espoir : 1315
Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :
Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle. »
Eh bien ! Cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN

Moi, seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur. 1320

OROSMANE

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN

Ô trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le coeur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ? 1325
Ah ! Sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain,
De cent coups de poignard que l'infidèle meure. 1330

Mais avant de frapper... Ah ! Cher ami, demeure ;
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... Non... Je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

1335

OROSMANE

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !
Ce secret qui pesait à son infâme coeur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue.
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;
Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
Quoi ! Zaïre !

1340

CORASMIN

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentiments rappelant la grandeur...

1345

OROSMANE

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime !
Je l'admiraïs moi-même, et mon coeur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! Qu'il va me payer sa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser

1350

Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
Une esclave ! Elle sait ce que j'ai fait pour elle !
Ah ! Malheureux !

1355

CORASMIN

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE

Oui, je veux la voir et lui parler.
Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

1360

CORASMIN

Hélas ! En cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos hontes contre vous lui donneront des armes ;
Et votre coeur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? Cachez cette lettre à sa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue :
Par là, malgré la fraude et les déguisements.
Vos yeux démêleront ses secrets sentiments.
Et des plis de son coeur verront tout l'artifice.

1365

1370

OROSMANE

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

1375

CORASMIN

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un coeur tel que le vôtre...

1380

OROSMANE

Ah ! N'en redoute rien.
À son exemple, hélas ! Ce coeur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir, me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle ;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux !

1385

SCÈNE VI

Orosmane, Zaïre.

ZAÏRE

Seigneur, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

1390

OROSMANE

Eh bien ! Madame, il faut que vous m'éclaircissiez :
 Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
 Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
 Il faut régler, d'un mot, et mon sort et le vôtre. 1395
 Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
 Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
 Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
 Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
 Votre coeur, par un maître attaqué chaque jour, 1400
 Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
 Dans votre âme, avec vous, il est temps que je lise ;
 Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise ;
 Jugez-vous : répondez avec la vérité
 Que vous devez au moins à ma sincérité. 1405
 Si de quelque autre amour l'invincible puissance
 L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
 Il faut me l'avouer, et dans ce même instant.
 Ta grâce est dans mon coeur ; prononce, elle t'attend ;
 Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore : 1410
 Songe que je te vois, que je te parle encore,
 Que ma foudre à ta voix pourra se détourner.
 Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE

Vous, seigneur ! Vous osez me tenir ce langage !
 Vous, cruel ! Apprenez que ce coeur qu'on outrage, 1415
 Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver.
 S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
 Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
 N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
 N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier, 1420

La honte où je descends de me justifier.
 J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
 A destiné pour vous ma malheureuse vie.
 Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
 Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon coeur, 1425
 Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
 Des rois les plus puissants détesterait la vue ;
 Que tout autre, après vous, me serait odieux.
 Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux ?
 Voulez-vous que ce coeur, à l'amertume en proie, 1430
 Ce coeur désespéré devant vous se déploie ?
 Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
 Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
 Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
 Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ; 1435
 Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
 Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez ;
 Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
 J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
 Et si j'ai mérité son éternel courroux, 1440
 Si mon coeur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE

Quoi ! Des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
 Quel excès de noirceur ! Zaïre !... Ah, la parjure !
 Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAÏRE

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ? 1445

OROSMANE

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAÏRE

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour. 1450

OROSMANE

Vous m'aimez ?

ZAÏRE

Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayants vous me lancez ! Hélas !
Vous doutez de mon coeur ? 1455

OROSMANE

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCÈNE VII

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Ami, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur, 1460
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave ? As-tu servi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage ?

CORASMIN

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance ;
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

1465

OROSMANE

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN

Vous ? Ô ciel ! Vous ?

1470

OROSMANE

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux ;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux :
Son amour indiscret, et plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence !
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler :
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense ;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant ma garde le saisisse ;

1475

1480

1485

Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, surtout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon coeur, tu vois à quel excès je l'aime !
Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ;
Mais malheur aux ingrats m'auront outragé !

1490

ACTE V

SCÈNE I

Orosmane, Corasmin, Un Esclave.

(À Corasmin.)

OROSMANE

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître. 1495
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.
Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle, 1500
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCÈNE II

Zaïre, Fatime, L'Esclave.

ZAÏRE

Eh ! Qui peut me parler dans l'état où je suis ?
À tant d'horreurs, hélas ! Qui pourra me soustraire ?
Le sérail est fermé ! Dieu ! Si c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi, 1505

Par des chemins cachés, le conduisait vers moi !
Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?

L'ESCLAVE

Cette lettre, en secret dans mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

(Elle lit.)

ZAÏRE

Donne.

1510

FATIME *(à part, pendant que Zaïre lit)*

Dieu tout-puissant ! éclate en ta bonté ;
Fais descendre ta grâce en ce séjour profane ;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane !

ZAÏRE *(à Fatime)*

Je voudrais te parler.

FATIME *(à l'esclave)*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, soyez prêt ; laissez-nous.

1515

SCÈNE III

Zaïre, Fatime.

ZAÏRE

Lis ce billet : hélas ! Dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

1520

ZAÏRE

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger ?

FATIME

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.
Je connais votre coeur ; il penserait comme eux.
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! Connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage !
Quoi ! Ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'âme d'un Tartare à travers ses bontés ?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse...
Et votre coeur encor ne s'en peut détacher ?
Vous soupirez pour lui ?

1525

1530

1535

ZAÏRE

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée

Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;

Le trône était tout prêt, le temple était paré,

1540

Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.

Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,

J'ai de ses sentiments bravé la violence ;

J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,

Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

1545

FATIME

Ce malheureux amour, dont votre âme est blessée,

Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

ZAÏRE

Ah ! Fatime, tout sert à me désespérer :

Je sais que du sérail rien ne peut me tirer ;

Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,

1550

Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;

Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,

Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.

Quel état ! Quel tourment ! Non, mon âme inquiète

Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;

1555

Une terreur affreuse est tout ce que je sens.

Dieu ! Détourne de moi ces noirs pressentiments ;

Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère !

Prends soin, du haut des cieus, d'une tête si chère !

Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :

1560

Mais dès que de Solyme il aura pu partir,

Par son absence alors à parler enhardie.

J'apprends à mon amant le secret de ma vie :

Je lui dirai le culte où mon coeur est lié ;
Il lira dans ce coeur, il en aura pitié.
Mais dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.
Rappelle cet esclave.

1565

SCÈNE IV

ZAÏRE

Ô Dieu de mes aïeux !
Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
Que la main me conduise, et que ton oeil m'éclaire !

1570

SCÈNE V

Zaïre, L'Esclave.

(À part.)

ZAÏRE

Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon coeur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

1575

SCÈNE VI

Orosmane, Corasmin, L'Esclave.

(À l'esclave.)

OROSMANE

Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma fureur !
Eh bien ! Que t'a-t-on dit ? Réponds, parle.

L'ESCLAVE

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes. 1580
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes ;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un coeur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui, cette nuit, à ses yeux doit se rendre. 1585

(À l'esclave.)

(À Corasmin.)

OROSMANE

Allez, il me suffit...
Ôte-toi de mes yeux,
Laisse-moi : tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême ;
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même. 1590

SCÈNE VII

OROSMANE

Où suis-je ? Ô ciel ! Où suis-je ? Où porté-je mes vœux ?
Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux !
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,

Ce jour souillé par vous !... Misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

1595

SCÈNE VIII

Orosmane, Corasmin.

OROSMANE

Ah ! Trop cruel ami, quoi ! Vous m'abandonnez !
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN

Rien ne paraît encore.

OROSMANE

Ô nuit ! Nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zaïre !... L'infidèle !... Après tant de bienfaits !
J'aurais d'un oeil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable ;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point tronqué par ce que j'aime !

1600

1605

CORASMIN

Eh ! Que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel est votre dessein ?

OROSMANE

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN

Seigneur...

1610

OROSMANE

Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

CORASMIN

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort ; tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit...

1615

OROSMANE

Hélas ! Le crime veille, et son horreur me suit.
À ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon coeur et ma tendresse !
Combien je t'adorais ! Quels feux ! Ah ! Corasmin,
Un seul de ses regards aurait fait mon destin ;
Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle !

1620

CORASMIN

Est-ce vous qui pleurez ? Vous, Orosmane ? Ô cieux !

OROSMANE

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre ;
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre :
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche ; ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

1625

CORASMIN

Ah ! Je tremble pour vous.

OROSMANE

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

1630

CORASMIN

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne !

1635

SCÈNE IX

Orosmâne, Zaïre et Fatime, marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

ZAÏRE

Viens, Fatime.

(Il tire son poignard.)

OROSMANE

Qu'entends-je ! Est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?

Cette voix infidèle, et l'organe du crime ?
 Perfide !... Vengeons-nous... Quoi ! C'est elle ? Ô destin !
 Zaïre ! Ah Dieu !... Ce fer échappe de ma main.

1640

ZAÏRE (*à Fatime*)

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

FATIME

Il va venir.

OROSMANE

Ce mot me rend toute ma rage.

1645

ZAÏRE

Je marche en frissonnant, mon coeur est éperdu...
 Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE (*courant à Zaïre*)

C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure !

ZAÏRE (*tombant dans la coulisse*)

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE

J'ai vengé mon injure.
 Ôtons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
 Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
 Ah ! Voici son amante que mon destin m'envoie,
 Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

1650

SCÈNE X

Orosmane, Zaïre, Nérestan, Corasmin, Fatime, Esclaves.

OROSMANE

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher, 1655
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître ;
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer. 1660
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN

Oui, Seigneur.

OROSMANE

Il commence déjà dans le fond de ton coeur. 1665
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN

Que dis-tu ? Quelle erreur ?

OROSMANE

Regarde-la, te dis-je. 1670

NÉRESTAN

Ah ! Que vois-je ! Ah, ma soeur !
Zaïre !... Elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE

Sa soeur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu ! Serait-il possible ?

NÉRESTAN

Barbare, il est trop vrai ; viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang. 1675
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père ;
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, et les derniers adieux ;
Je venais, dans un coeur trop faible et trop sensible, 1680
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! Elle offensait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE

Zaïre !... Elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
Sa soeur ?... J'étais aimé ? 1685

FATIME

Cruel ! Voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères, 1690
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,

Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! À cet excès son coeur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais son Dieu dans son coeur alarmé.

1695

OROSMANE

Tu m'en as dit assez. Ô ciel ! J'étais aimé !
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

NÉRESTAN

Cruel ! Qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourments sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
Dans sa férocité, ton coeur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

1700

1705

1710

OROSMANE *(allant vers le corps de Zaïre)*

Zaïre !

OROSMANE

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare ;

Souffrez que Nérestan...

1715

NÉRESTAN

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE *(après une longue pause)*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses.
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

1720

CORASMIN

Mais, Seigneur...

(À Nérestan.)

(Il se tue.)

(Aux siens.)

OROSMANE

Obéis, et ne réplique pas ;
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, sors, obéis...
Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants ; remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,

1725

1730

N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
 Mais si la vérité par toi se fait connaître,
 En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
 Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
 A plongé dans un sein qui dut m'être sacré ;
 Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
 À la plus digne femme, à la plus vertueuse,
 Dont le ciel ait formé les innocents appas :
 Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États ;
 Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
 Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée.
 Respectez ce héros,
 Et conduisez ses pas.

1735

1740

NÉRESTAN

Guide-moi, Dieu puissant ! Je ne me connais pas.
 Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
 Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne !

1745